

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis,

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

PRIX DES ABONNEMENTS :

Un an, Saumur. . . 18 fr. » c. Poste, 24 fr. » c.
Six mois, — . . . 10 » — 13 »
Trois mois, — . . . 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés ou continués, sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — L'abonnement doit être payé d'avance. — Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 20 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

Gare de Saumur (Service d'été, 9 mai).

DÉPARTS DE SAUMUR VERS NANTES.

3 heures 09 minutes du matin, Poste.
6 — 45 — (pour Angers seulement) Omn.
9 — 02 — Omnibus-Mixte.
1 — 33 — soir, Omnibus-Mixte.
4 — 13 — Express.
7 — 22 — Omnibus-Mixte.

DÉPARTS DE SAUMUR VERS PARIS.

3 heures 03 minutes du matin, Mixte.
8 — 20 — Omnibus-Mixte.
9 — 50 — Express.
12 — 38 — Omnibus-Mixte.
4 — 44 — soir, Omnibus.
10 — 30 — Poste.
Le train d'Angers, qui s'arrête à Saumur, arrive à 6 h. 43 s.

PRIX DES INSERTIONS :

Dans les annonces 20 c. la ligne.
Dans les réclames 30 —
Dans les faits divers 50 —
Dans toute autre partie du journal. 75 —

RESERVES SONT FAITES :
Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas;
Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
AU BUREAU DU JOURNAL, place du Marché-Noir, et
chez MM. GRASSET, JAYAUD et MILON, libraires.

Chronique Politique.

On ne saurait trop engager les journaux à se taire absolument sur les mouvements du maréchal Mac-Mahon et du maréchal Bazaine.

Si le Gouvernement ne les indique pas, c'est qu'il croit utile de garder le silence en ce moment. Nous devons donc tous l'imiter, pour le succès de nos armes, quand bien même nous aurions les renseignements les plus précis, et au risque de paraître mal informés.

Voici un passage d'une dépêche du maréchal Bazaine.

« Un peu de patience, disait le maréchal Bazaine, et gardons un silence absolu sur les mouvements de troupes. »

On commence à voir clair dans les prétendues victoires du roi de Prusse. En somme, elles ne l'ont pas fait avancer d'un seul pas.

Le maréchal Bazaine rentre comme il lui plaît dans la forteresse de Metz, il en sort de même.

Il s'y repose et renouvelle ses approvisionnements après le combat, tandis que les Prussiens couchent dans les bois et dans les champs, où ils contractent la dysenterie et des ophthalmies.

Que le roi de Prusse remporte encore longtemps de pareilles victoires, leur résultat final sera qu'il restera seul à Berlin, laissant ses soldats couchés sur les champs qui environnent Metz.

• Une personne digne de foi, appartenant à

une nation neutre, et qui vient de traverser toute l'Allemagne en revenant de Saint-Petersbourg, nous donne, sur l'état des esprits de l'autre côté du Rhin, des renseignements très-intéressants. L'enthousiasme suscité par la nouvelle des premiers succès des armées allemandes a fait place à une sorte de stupeur lorsqu'on a connu le chiffre énorme des pertes que les Français, malgré leur infériorité numérique, ont infligées aux vainqueurs.

Bientôt l'extrême confiance des premiers jours a été ébranlée, lorsque l'on a vu que, malgré des victoires soi-disant décisives, la marche sur Paris ne devenait rien moins qu'un voyage de plaisir, ainsi que l'affirmaient les feuilles officieuses pour masquer l'horrible de la mise en marche de la landsturm. Malgré toutes les précautions de la police prussienne, le chiffre des pertes de l'armée prussienne, dans les combats des 14, 16, 18 août, s'est répandu dans le public, et, d'un bout de l'Allemagne à l'autre, cette nouvelle a plongé dans le plus morne désespoir tous ceux qui ont un parent sous les armes.

Il paraît que le gouvernement prussien a interdit la publication, dans les journaux, des dépêches et des rapports français sur les opérations militaires. Cette défense a pour but de tromper l'Allemagne sur la situation vraie. On veut réchauffer l'enthousiasme en ne racontant jamais que des victoires et en taisant les pertes énormes que l'armée française inflige journellement, depuis le 14, aux troupes prussiennes. Mais les sacrifices en hommes que la Prusse demande chaque jour à l'Allemagne doivent, plus que toute autre chose, aider à

apprécier l'effroyable consommation qui s'en fait depuis le commencement de la campagne.

On lit dans le *Journal de Charleroi* du 25 août :

« Le bruit court en ville que des carabiniers belges ont été tués par des Prussiens sur la frontière. Les uns parlent de quatre, les autres de sept morts ! Si la nouvelle est vraie, nos braves carabiniers auraient donc été pris pour des Français. Cela ne peut guère s'interpréter autrement. »

• On dit encore que les Prussiens, acentés sur la Belgique, auraient franchi la frontière et tiré sur nos soldats, qui les ont repoussés.

• On dit, mais nous le reproduisons sous toutes réserves, que la garnison de Bruxelles est partie cette nuit pour la frontière. »

LA RUSSIE SE PRONONCE.

Sous ce titre on lit dans l'*International*, journal imprimé à Londres, auquel nous laissons toute la responsabilité de son assertion :

Nous apprenons de source certaine que le gouvernement russe vient d'adresser une communication au cabinet anglais relativement à l'invasion de la France par la Prusse.

D'après des renseignements qui nous sont fournis, la Russie rappelle au gouvernement de Sa Majesté que les frontières de la France ont été réglées par un congrès européen à une époque où la France était accablée par ses revers, et dans des circonstances où l'on faisait

moins attention à ses réclamations qu'aux intérêts de l'Europe.

La Russie est d'avis que, dans le cas où la Prusse annexerait une partie quelconque du territoire français, ce fait seul causerait un changement sérieux dans l'équilibre européen et ne pourrait aboutir qu'à une paix signée sur des bases très-incertaines.

La Russie remarque, en outre, que l'agression suivie de succès de la Prusse peut inspirer à d'autres nations le désir d'une extension territoriale.

En conséquence, la Russie propose que l'Angleterre et les autres puissances neutres présentent collectivement à la Prusse les choses sous ce point de vue. Elles devront également notifier à cette puissance qu'elles s'opposent à toute annexion du territoire français et qu'elles défendront au besoin l'intégrité territoriale de la France.

Nous ne savons pas encore comment le gouvernement anglais a reçu cette importante ouverture.

On écrit de Mézières, 22 août :

Les nouvelles qui parviennent ici sur les derniers combats qui se sont livrés entre Verdun et Metz constatent que les Prussiens ont fait des pertes effroyables. Plus de 40.000 blessés prussiens sont restés sur le terrain, manquant, pour la plupart, de tout secours. Les autorités prussiennes, n'ayant pas les moyens d'évacuer ses blessés en Allemagne, ont demandé d'être autorisées à les faire passer par le grand-duché de Luxembourg et la Belgique.

On ne sait pas encore quelle réponse a été faite à cette demande.

PROVILLETON.

LE COLONEL RAMON.

Extrait des Mémoires du docteur Bernagins.

Par LUCIEN BIART.

(Suite.)

Il se tut, sa respiration devint saccadée, les veines de son front se gonflèrent. De même que moi cinq minutes auparavant, il se contenait pour obéir au précepte du sage. Enfin, d'une voix dont le calme me surprit, il demanda de combien d'heures il pouvait disposer.

— De toutes celles qui vous seront nécessaires, colonel, répondit Llave.

— Je ne vous en demande que deux, senor, une pour mettre mon âme en état de paraître devant Dieu, l'autre pour embrasser mes enfants et tenter de consoler ma femme.

— Veuillez répondre en chrétiens ennemis du mensonge, senores, dit Llave en se tournant vers les officiers dont la contenance semblait embarrassée, reconnaissez-vous l'homme ici présent pour le colonel...

— Epargnez-leur la douleur de contribuer à ma mort en vous répondant, général, je suis celui que vous cherchez.

Les officiers se dirigèrent vers le colonel et lui tendirent la main sans prononcer un seul mot; ils étaient pâles. Pour ma part, je me sentais bouleversé, aburi, malade. L'idée que cet homme si robuste, dont je tenais la main, n'avait plus que deux heures à vivre, me paraissait quelque chose d'impossible et de monstrueux. Le général me faisait l'effet d'un bourreau, et cependant je le savais humain; lui aussi était époux et père.

— Puis-je vous demander une grâce, lui dis-je en m'approchant de lui.

— Certes, docteur, pourvu que ce ne soit pas celle du prisonnier.

— Il me faut quarante-huit heures pour me rendre à Mexico, voulez-vous m'accorder ce sursis ?

En ce moment, une femme fit irruption dans la salle, suivie d'un vieil officier qui, tout en grondant, et lui tenant le bras, protégeait visiblement son entrée.

— Dehors, cria-t-il, attendez au moins que je prévienne mon chef.

Je reconnus ma malade; elle nous regarda tous de ses grands yeux noirs; puis, au moment où son mari devenu livide s'avançait pour la soutenir, elle se précipita aux genoux de Llave, voulant parler et ne poussant que des sanglots.

— Grâce, m'écriai-je.

Le colonel avait relevé sa femme suffoquée; il l'em-

brassait et lui parlait avec douceur.

— Laissez-moi la reconduire, senor, dit-il, en s'adressant au général; à l'heure que vous désignerez, je serai devant les balles de vos soldats.

Le général ne répondit pas. L'officier qui avait si mollement essayé de s'opposer à l'entrée de la femme du colonel, poussa rudement dans la salle deux hommes du peuple que je reconnus aussitôt pour les deux vachers des Cerritos de San-Juan.

— En voici deux qui réclament leur salaire, général, faut-il les pendre ?

Le colonel s'avança, et regarda en face les deux misérables qui baissaient le front et reculèrent jusqu'au mur.

— Qu'on les paye, dit le général avec dégoût, et qu'on les bâtonne s'ils rôdent jamais autour de ma demeure.

Les vachers sortirent bientôt bousculés par les soldats, bués ensuite par la foule amassée dans la rue.

Don Ramon retenait sa femme qui voulait se précipiter de nouveau aux genoux de Llave; celui-ci regardait de nouveau par la fenêtre. Je l'implorais, lui parlant des Grecs, des Romains, de Scipion, d'Epaminondas, de tous les héros célèbres par leur grandeur d'âme. Je citais le grand roi des Tolteques, Topiltzin, qui avait su pardonner non-seulement à des ennemis de l'Etat, mais à ses ennemis personnels. Le colonel m'écoutait avec une surprise visible, sa femme sanglotait sans me per-

dre de vue; ce que je disais, elle le comprenait à peine, mais elle sentait que je plaçais pour son mari. Tout-à-coup, Llave se tourna vers le colonel.

— Voulez-vous prendre du service dans nos rangs ? lui demanda-t-il.

— Non, répondit le colonel.

— Voulez-vous me jurer au moins de ne pas combattre contre nous ?

— Jure, pour tes enfants, murmura la malheureuse femme; jure donc, reprit-elle en le voyant hésiter.

En même temps, elle essayait de lui faire étendre la main.

Le colonel se taisait; son regard dur, perçant, vint chercher le mien comme pour m'interroger et me consulter.

— J'ai qui m'aime, dit-il enfin, et je n'ai pas le droit de mépriser la vie; mais si désireux que je sois de la conserver, je ne puis mentir à mes convictions, prêter un serment que les circonstances pourraient m'empêcher de tenir. Tout ce que je puis promettre, senor, c'est de ne pas sortir de cette ville, et de me considérer comme votre prisonnier jusqu'au jour où mon parti en aura repris possession.

— Vous êtes libre, colonel, répondit Llave que je regardai avec admiration; je me fie à votre parole. Si par hasard le gouvernement suprême me désapprouve, je

Contrairement à l'assertion de journaux étrangers, il est inexact que Verdun ait été occupé par les Prussiens.

Les dépêches prussiennes, publiées par les journaux belges, ont répété à plusieurs reprises que les troupes françaises avaient tiré sur les ambulances prussiennes. On ne saurait trop protester contre de semblables assertions. Ce qui est vrai, et c'est probablement ce qui leur a donné l'idée de répandre ce faux bruit, c'est que, lorsque les Prussiens se voient serrés de près par nos soldats, ils cherchent à se protéger par tous les moyens, même les plus déloyaux, et qu'en plusieurs circonstances ils ont placé les ambulances devant leurs troupes.

Il arrive aussi fort souvent que leurs soldats, faisant mine de se rendre, lèvent la crosse en l'air et tirent alors sur nos soldats qui ont loyalement cessé le feu. Ce sont là des manœuvres que l'on ne saurait trop signaler à l'attention du monde civilisé.

Mézières, 25 août. — Les nouvelles qui nous parviennent sur les combats livrés les 14, 16 et 18 août par l'armée française du maréchal Bazaine présentent la situation de l'armée française comme très-bonne.

L'armée française, appuyée sur Metz qui forme sa base d'opérations, a livré trois grands combats à plusieurs armées prussiennes qui lui étaient très-supérieures en nombre. Dans chacun de ces combats, l'ennemi a éprouvé des pertes formidables, et il n'a jamais pu parvenir à couper Bazaine et son armée de la place de Metz.

En résumé, le maréchal Bazaine en contenant sous Metz plus de 300,000 Prussiens, auxquels il a fait subir des pertes considérables, a empêché l'ennemi de poursuivre sa marche en avant et a donné ainsi à la France le temps de s'organiser et de compléter ses armements.

Nos militaires applaudissent hautement aux conceptions du maréchal Bazaine, et font remarquer que si par impossible, les Prussiens songeaient à assiéger Paris, le renouvellement de cette tactique aurait pour effet d'amener la destruction complète de leur armée.

On mande de la frontière belge, 23 août : Les lettres d'Allemagne constatent que l'appel de la Landstorm (hommes de 40 à 50 ans) a jeté un grand découragement dans les populations. Ce fait prouve que, la guerre se prolongeant, l'Allemagne, qui dès maintenant a employé toutes ses forces, n'aurait plus aucune réserve à appeler.

Les lettres de Copenhague du 19 portent que tous les journaux danois ont ouvert des listes de souscription en faveur des blessés français et de leurs familles.

PREMIER CRI D'ALARME DE LA PRUSSE.

Nous disions, il y a quelques jours : « Le temps qui passe est pour nous. »

Voici, à l'appui de cette vérité, un témoignage qui ne sera pas suspect, car il émane du journal le plus acharné contre la France parmi toute la presse allemande.

C'est la *Gazette d'Augsbourg* qui parle :

« Si les armées allemandes ne sont pas devant Paris dans quatre semaines, si elles n'y sont que dans six semaines, la situation sera assez gravement échangée, car à ce moment les énormes ressources défensives que possède la France seront mises en œuvre.

Malgré les mauvaises nouvelles de la guerre, il ne s'est pas manifesté de divisions intérieures à Paris. Il semble, au contraire, que tous les partis aient oublié leurs inimitiés et se soient faits un pour ne penser qu'à la défense de la patrie. Un peuple uni de trente-huit millions d'hommes, qui peut concentrer toutes ses forces aussi facilement que la France, ne peut être abattu que par surprise. Chaque arrêt, chaque jour, chaque heure qui s'écoule ayant la conquête de Paris est donc un malheur considérable.

Il n'est pas impossible que des hommes comme Bazaine, et surtout Trochu et Lebrun connaissent la situation mieux que Louis-Napoléon et le gouvernement de Paris ne l'ont fait jusqu'ici. Il faut donc faire des efforts les plus extrêmes pour ne pas échouer devant le but. La réunion de l'infanterie de marine pour la défense de Paris est un signe que les chefs militaires de la France veulent gagner du temps à tout prix. L'emprunt d'un milliard, le cours forcé, ce sont là autant de symptômes qui doivent faire réfléchir.

Il est donc évident qu'il n'y a aucun instant à perdre. Nous ne pouvons pas donner à la garde mobile le temps de s'instruire, le temps de la placer dans des cadres de vieux soldats expérimentés; nous ne pouvons pas laisser à Paris le temps de s'approvisionner, de compléter son armement; nous ne pouvons laisser aucun délai pour l'organisation d'une guerre populaire dont les bandes pourraient si facilement couper les rapports de notre armée avec sa base allemande qui est si étroite.

L'organisation militaire prussienne est faite par un effort extraordinaire, mais cet effort ne peut être prolongé.

La puissance militaire française, au contraire, est limitée au début quant à la quantité; mais par cela même elle peut faire durer plus longtemps son action. On ne doit pas oublier cela dans le camp allemand un seul instant, si on ne veut pas perdre la victoire.

On voit que c'est un vrai cri d'alarme, presque un cri de détresse.

Et il faut que l'alarme soit bien grande, la détresse bien immense, pour arracher à la feuille gallophobe, avec l'aveu de l'impuis-

sance et de la déception prussienne, l'hommage involontaire qu'elle rend à la France.

Ainsi, c'est la voix même de l'ennemi qui le confirme : quelques semaines de constance et nous sommes sûrs, non pas seulement du salut, mais de la revanche.

On écrit d'Achern, le 19 août, au *Bund* de Berne :

Depuis ce matin Kehl est en flammes. Le premier coup a été tiré par les Allemands, et les Français ont répliqué en incendiant immédiatement Kehl. L'hôtel Benz, près de la gare du chemin de fer, a été la première victime. Tout le jour, vive canonnade. L'incendie est énorme.

On parle d'une attaque générale contre Strasbourg. A droite de la cathédrale, on voit depuis midi s'élever d'épais nuages de fumée.

Le directeur général des postes Stephan vient de partir pour l'Alsace et la Lorraine, où il va organiser le service postal d'après le système prussien.

LA BATAILLE DE JAUMONT.

La *Patrie* a reçu une lettre fort intéressante sur la *Victoire de Jaumont* :

Le maréchal Bazaine, après avoir battu l'ennemi, le 14 sous Metz, le 15 et le 16 entre Gorze et Doncourt, devant Gravelotte, après avoir soutenu de vifs engagements le 17, vient de remporter, le 18, une victoire signalée à Jaumont.

Laisant l'ennemi s'engager entre lui et Verdun, malgré les rudes échecs qui lui avaient été infligés par nos troupes, le maréchal résolut sans doute de s'engager vers le nord, en descendant le cours de la Moselle (rive gauche) vers Thionville, pour de là gagner Longwy, Montmédy et Sedan, en tournant Verdun par le nord.

Nous engageons le lecteur à suivre ce mouvement sur la carte.

Cette marche offrait beaucoup d'avantages. D'abord elle ne compromettrait rien, car de Metz, ville forte, à Thionville, autre ville forte, il n'y a que 40 kilomètres, une bonne étape.

Bazaine, attaqué en route, pouvait, selon l'occasion, en cas d'échec, gagner l'une ou l'autre de ces places.

De plus, ce mouvement permettait au maréchal de tromper l'ennemi, de lui glisser dans la main et de rendre inutiles les combinaisons de ses généraux.

En effet, la base du plan des Prussiens est : Une pointe de l'armée du prince héritier sur Châlons, par Bar-le-Duc ;

Une pointe de l'armée de Frédéric-Charles sur Verdun pour couper Bazaine ;

Le raccordement des deux armées prêtes à se soutenir mutuellement.

Bazaine, en filant vers le nord, attire à lui le prince Frédéric, et celui-ci ne peut plus s'appuyer sur son aile gauche à la droite du prince héritier.

Il y aura séparation et affaiblissement, moins que le prince héritier n'abandonne sa position et ne se replie.

Tels sont les avantages généraux de cette combinaison stratégique.

Mais Bazaine avait encore un but plus spécial.

Il comptait être poursuivi dans sa retraite par la partie la plus avancée de l'armée prussienne et la culbuter.

Cette prévision s'est réalisée.

Les Prussiens ont voulu, avec trois corps d'armée, barrer le chemin à Bazaine.

Le maréchal, mettant en ligne quelques régiments, a contenu l'ennemi vers Doncourt, puis, faisant filer derrière des obstacles (forêts et collines) couvrant le gros de ses forces, il a rejeté les Prussiens sur les grandes excavations des carrières de Jaumont, non loin de Mazières-lès-Metz; là, paraît-il, il aurait enterré l'ennemi dans des fossés gigantesques, gouffre ouvert sous ses pas.

Ce dut être, au milieu de ce pays tourmenté, une scène horrible de carnage.

Les détails manquent encore; mais quelques révélations prouvent que ce fut un massacre affreux.

Le maréchal, après ce grand fait d'armes, avait route libre.

A-t-il été à Thionville ?

Est-il revenu sur Metz ?

C'est ce que nous ignorons.

Ce qui est certain, c'est qu'à cette heure l'armée des Vosges et de Belfort augmente dans des proportions telles, qu'on peut compter sur elle pour couper la retraite à l'ennemi vaincu sur Châlons.

Nos garnisons réunies de Belfort, Thionville, Phalsbourg, Metz, Strasbourg, etc., aidées d'un soulèvement en masse du pays, formeraient vers l'ouest une barrière infranchissable pour les débris de l'armée prussienne.

Dans ces conditions, Bazaine aura joué qu'il avait avantage à gagner Montmédy, d'où il serait à même, par les voies ferrées des Ardennes, de se porter sur Châlons en peu d'heures.

On affirmait qu'à cette heure le maréchal était arrivé entre Longwy et Montmédy.

En tous cas, là ou ailleurs, il est adossé à une place forte : Metz, ou Thionville, ou Longwy.

Où qu'il soit, il est redoutable et le prouve chaque jour par des coups terribles.

Pendant ce temps, Mac-Mahon se prépare à marcher.

Il marche peut-être à cette heure à la tête de cent mille hommes.

L'heure suprême approche.

vous préviendrais vingt-quatre heures d'avance et vous aurez le temps de vous mettre en sûreté.

De toute façon la vie du colonel était sauvée; sa femme le comprit comme moi, car elle couvrit de baisers la main du général qui essayait doucement de se dégaier. Au moment où son mari l'emmena, je me jetai au cou de Llave et je l'embrassai à la française, c'est-à-dire sur les deux joues, ce qui le surprit singulièrement. Il se contenta de me serrer la main et me retint à déjeuner. Il semblait heureux de sa résolution et me parla plusieurs fois de mon mémoire sur les Toltèques. Durant le repas, je racontai à sa femme — si célèbre dans le département de Vera Cruz pour sa beauté — comment grâce à l'exemple des Grecs, des Romains et du roi Topiltzin, son mari venait d'accomplir une de ces actions qui rendent immortels. Le général, convaincu que mes arguments l'avaient frappé; mais ces grands exemples n'échauffent que les grands cœurs, et le général en était un.

Je pensais à Gibbon avant-hier, à cette heure solennelle où le grand historien, après avoir écrit le dernier mot de son livre immortel, posa lentement la plume, en proie à une émotion si vraie qu'il la communiqua à ses lecteurs en la racontant. Je n'ai certes pas la prétention

de comparer mon mémoire sur les Toltèques à l'œuvre de Gibbon sur les derniers Romains; mon ouvrage n'a qu'un point de ressemblance avec le sien, — la longueur. Mais je touche à la fin de ma tâche; encore deux ou trois points à éclaircir, et moi aussi je mettrai fin à cette étude poursuivie au milieu de la guerre civile. Il y a huit jours, je l'ai annoncé au colonel Ramon que je ne vois que de loin en loin, lorsqu'il me rapporte quelques-unes des piastres que j'ai été assez heureux pour lui prêter.

Le gouvernement suprême, il y a dix-huit mois, a ratifié en l'approuvant la conduite du général Llave, et depuis lors le colonel est libre. Singulier homme que ce soldat; il a refusé la demi-solde qu'offrait de lui payer Llave; et il m'a emprunté — sous sa propre garantie — une centaine de piastres. A l'aide de cet argent, le colonel a acheté du soif, et secondé par ses enfants, il s'est mis à fabriquer des chandelles à la coulée. Dame, dans les premiers jours, elles étaient droles les chandelles qui sortaient des mains de mon protégé; il semblait les faire exprès maigres, tordues, inégales; on les lui achetait quand même, chacun, dans la ville, comprenant ce qu'il y avait d'honnêteté, de stoïcisme, d'abnégation dans la conduite de cet officier si brave, se livrant du soir au matin à un travail peu rétribué, comme le sont les métiers qui n'exigent qu'un court apprentissage. Peu

à peu les produits du colonel devinrent droits, lisses, et furent recherchés; il réussit à gagner sa vie et celle de siens, et même à me rembourser par petites sommes. Nos rapports sont rares; cependant; il a ses chaudières à surveiller, j'ai mes malades à visiter, mon mémoire à terminer; et ni lui, ni moi ne sommes de ceux qui trouvent les heures longues.

D'ailleurs, le colonel est d'humeur sombre, à peine lettré, et fort peu communicatif. Sa femme, aussi énergique que lui, supporte, sans se plaindre, cette obscure et nécessaire existence; elle qui, née dans la haute classe, s'enveloppe si élégamment dans les plis d'une mantille, les jours de grandes fêtes religieuses. Le colonel, hors de chez lui, porte invariablement sa veste bleue à passanteries noires qu'on dirait inusable. Il lit les journaux avec avidité; les défaites ou les triomphes de son parti ont seuls le privilège de l'émouvoir. C'est un catholique convaincu, un ancien croisé égaré dans notre siècle. Ses idées politiques sont avancées pourtant, et si les libéraux laissent en paix le clergé, le colonel ne verrait plus en eux des ennemis, il me l'a avoué.

Du reste, depuis tantôt vingt ans que j'habite le Mexique, jamais la guerre civile n'a été aussi acharnée qu'aujourd'hui. Ce sont des questions de personnes bien plus que des questions de principes qui se débattent

dans les Amériques; et que Miramon ou Juarez règne, c'est la même administration tracassière, la même dilapidation des fonds publics, les mêmes violences contre les Indiens pour le recrutement de l'armée. La seule différence, c'est que d'un côté tout se fait au nom de Dieu, tandis que de l'autre on invoque la liberté; mais que de sottises on commet en leur nom, avec les meilleures intentions du monde!

En ce moment, il y a quelque chose dans l'air; quoi? Je ne saurais le dire. Llave et ses troupes sont en campagne contre une bande de conservateurs qui menaçaient la ville de Jalapa, considérée à tort comme la patrie du Jalap. On dit que Miramon a chassé Juarez de Mexico; qu'un général, — on le nomme même, marche sur Orizaba; que Puebla s'est prononcé; que nous sommes menacés d'un siège. En général, il ne faut croire que la moitié de la moitié des nouvelles au Mexique, et je ne crois à aucune de celles-là; le parti libéral me semble trop bien ancré. Cependant, dès le coucher du soleil, les rues deviennent désertes. Je me mets au travail et je prolonge ma veille jusqu'à deux heures du matin. Je pénètre dans ma chambre au moment où un garde de nuit passe sous mes fenêtres en criant d'une voix monotone : « Le temps est pur, tout est tranquille; si vous ne dormez pas, priez. »

(La fin au prochain numéro.)

M. Emile de Girardin nous communique une réponse, qui lui est adressée du camp prussien, aux deux lettres patriotiques récemment publiées par lui.

Il y aurait dans cette lettre bien des choses à relever et quelques autres à retrancher ; mais on verra que l'auteur demande expressément qu'on n'altère en rien l'expression de sa pensée.

D'un autre côté, cette pensée a des aspects trop intéressants pour que nous ne tenions pas à la rendre publique.

Nous imprimons donc telle qu'elle la profession de foi patriotique, philosophique et politique du correspondant de notre illustre confrère, sous toutes les réserves que nos lecteurs feront eux-mêmes.

La voix d'un ennemi est parfois bonne à entendre. (La France.)

« Saint-Avoid, 17 août 1870.

» Monsieur de Girardin,

» Un de nos nombreux compatriotes à Paris vous fera parvenir ces quelques mots de réponse à vos rodomontades qui ont excité dans notre camp une hilarité aussi bruyante qu'une de nos bombardes. Vous avez fait un pari, je vous en fais un autre.

» Je vous jure sur l'honneur de vous payer vingt mille francs si mon régiment ne défille pas devant votre palais de l'avenue du Roi-de-Rome avant le 15 septembre prochain.

» Savez-vous d'où nous vient la certitude de vous vaincre ?

» Faites-en part à vos amis, si vous voulez, mais ne retranchez pas un mot de ce que je vais dire.

» C'est :
» 1° Parce que nous avons l'appui moral de l'Europe.

» 2° A cause de la supériorité de notre artillerie.

» 3° Parce que nous nous voulons l'unité germanique. (L'idée des annexions vient de votre Empereur, qui a eu pour imitateurs MM. de Cavour et de Bismark.)

» 4° Parce que nos soldats sont bien commandés et que nous n'avons pas chez nous de divisions d'intérêts et de principes, et point d'insubordination comme vos mobiles. — que nous craignons moins que des collégiens ; — chacun de nos soldats a l'instruction d'un de vos officiers.

» 5° Parce que nous combattons pour la civilisation, c'est-à-dire pour l'émancipation de l'homme par l'instruction.

» Comment un homme comme vous n'a-t-il pas vu que l'avenir appartient aux races septentrionales ou protestantes ?

» Voyez les Etats-Unis pour l'Amérique ? Que sont à côté d'eux les petits Etats des races latines ? Des républicaines toujours en guerre civile, sans force morale, sans autre culte que la superstition de leurs ancêtres les Inquisiteurs ?

» En Europe, les deux Péninsules et la France ne sont-elles pas en décadence ? En vain nous donnerions un roi à l'Espagne ; votre voisine la catholique doit vous apprendre ce qu'est ce pays. L'Italie dégénérée à l'ombre des mêmes préjugés ; le catholicisme idiotifié (est-ce bon français ?). La France décline depuis qu'elle a sacrifié sa sûreté à l'arbitrage d'un homme qui a toujours menti tant avec nous qu'avec vous. Vous voyez où vingt ans de despotisme vous ont conduits ; vous avez voulu l'empire-paix et vous avez l'empire-guerre, l'invasion et la perte de deux provinces, car nous les garderons. Vous vous êtes liés à la dynastie des Bonaparte par crainte de la sociale ? C'est-à-dire que vous avez voulu éviter Charybde et que vous êtes tombés dans Scylla.

» Voyez la chose : au 1^{er} Napoléon nous et l'Europe nous avons repris les conquêtes de la république, au 2^e nous prenons le neuvième de votre pays, sans parler des frais de guerre que vous allez nous payer.

» Dieu sera avec ceux qui veulent le pro-

grès, c'est pourquoi il vous délaisse. (Croyez-vous en Dieu seulement ?)

» Vous avez le suffrage universel et vos électeurs ne savent pas lire ; c'est là votre arme la plus dangereuse. A vrai dire, sans votre Ledru-Rollin qui vous a donné ce mode de vote, vous n'en seriez pas là ; mais la Providence fait tout pour le mieux. L'Allemagne, terre classique du libre examen, qui avait Luther quand on ne savait pas chez vous ce que c'est que la logique, l'Allemagne est destinée à être pour l'Europe ce que le pays de Francklin est pour l'Amérique.

» N'oubliez pas mon pari et répondez-moi à Genève, 8, rue du Mont-Blanc : M. Westermann, pour remettre (en France) au

» Colonel FRED. VON HOLSTEIN. »

L'ARRESTATION DE MAZZINI.

Voici quelques renseignements donnés par M. Erdaun sur l'arrestation de Mazzini :

« C'est la première fois, depuis 1830, que Mazzini ne parvient pas à dérouter la police. Il était, cette fois, vêtu en pasteur anglais ; il feignit pendant dix minutes de ne pouvoir parler qu'en anglais. Tout le personnel du bateau se mettait de son côté contre les agents palermitains qui lui soutenaient qu'il était Mazzini. Les arrangements de sa figure, son col, sa redingote de pasteur anglais, son accent, tout faisait croire à une méprise. Mais enfin, pressé, arrêté, malgré tous, il céda : « Eh bien ! dit-il en italien, vous avez raison, je suis Giuseppe Mazzini. » On dit qu'il protesta, qu'il parla de république, etc. Mais ces récits sont douteux.

» On l'a conduit à Gaète. Bien que, pour régulariser l'arrestation, on ait fait intervenir depuis l'autorité judiciaire, qui a trois ou quatre vieux procès de complot contre lui, le gouvernement n'a pas d'autre intention que de l'empêcher d'agir. »

Le ministre de guerre a adressé aux généraux commandant les divisions militaires la circulaire suivante :

Paris, 19 août 1870.

» Général, la mise à exécution de la loi du 10 de ce mois, qui rappelle à l'activité les anciens militaires de 25 à 35 ans, célibataires ou veufs sans enfants, va avoir pour conséquence de faire rentrer dans les rangs de l'armée un certain nombre d'officiers démissionnaires.

» Ce personnel me paraît susceptible d'être utilisé immédiatement selon ses aptitudes, au grand avantage du service.

» Les militaires dont il s'agit pourront, par exemple, remplacer temporairement les officiers du grade correspondant blessés ou tombés malades pendant la campagne.

» En conséquence, j'ai décidé que les officiers démissionnaires rappelés au service pourront être désignés pour exercer, comme auxiliaires et pour la durée de la guerre seulement, les fonctions de leur ancien grade.

» Ces officiers rentreront dans la vie civile une fois la guerre terminée.

» Je vous prie de donner à qui de droit avis de cette disposition.

» Recevez, général, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le ministre de la guerre,

COMTE DE PALIKAO.

Pour les articles non signés : P. GODST.

Nouvelles Diverses.

Le Journal officiel publie un décret, daté du 22, déclarant les départements de la Nièvre et du Cher en état de siège.

— Un décret, en date du 21 août, crée dans chacun des 2^e et 3^e régiments du génie deux nouvelles compagnies de sapeurs.

— Le Constitutionnel dément l'assertion du Times, d'après laquelle S. M. l'Impératrice aurait écrit à la reine d'Angleterre pour lui demander sa médiation.

— On assure que la Commission parlementaire propose d'adjoindre au comité de défense de Paris trois députés au lieu de neuf, proposés par M. de Kératry. La commission examinera cette question, de concert avec M. le ministre de la guerre. L'accord est probable.

— Les parcs militaires de Châtauroux et de Vernon sont en pleine activité.

Le nombre des ouvriers a été décuplé, et les feux des forges restent allumés jour et nuit.

Chaque matin, les milliers de caissés et de caissons qui arrivent à vide sont immédiatement remplis d'approvisionnements et de munitions de guerre, et dirigés, par voie rapide, sur notre armée.

— Presque toutes nos manufactures de tabac sont aujourd'hui transformées en arsenaux de guerre.

Ouvriers et ouvrières sont employés à la fabrication en grand des cartouches pour chasse-pots et fusils à tabatière.

— Le maréchal Randon va un peu mieux.

— Le général de Montajou, dont on avait annoncé la mort, n'a pas été tué, comme on l'avait cru, mais il a été fait prisonnier.

— M. Schnaiter, correspondant de l'Univers, dont on n'avait pas de nouvelles depuis le combat de Forbach, est sain et sauf ; il est dans une partie du territoire français occupée par les Prussiens.

— Une correspondance du Gaulois annonce que les Prussiens ont bombardé Toul le 16 août.

Le résultat du bombardement est ignoré.

— Le révérend Père abbé de la Trappe de Dombes est allé prévenir le préfet de l'Ain qu'il disposait le monastère pour y placer cent vingt-cinq lits. Les dispositions sont prises de manière à pouvoir recevoir les blessés dès que l'administration voudra bien les lui confier.

Le peu de religieux valides qui restent au monastère, — les autres étant partis pour la frontière ou pour la garde nationale, — soigneront les blessés pour lesquels le révérend Père abbé fera venir un médecin.

— Le 2^e conseil de guerre de Paris a condamné l'espion prussien Harth à la peine de mort. Il sera fusillé.

— Dans la nuit de samedi à dimanche le 1^{er} conseil de guerre de Paris a prononcé son arrêt dans l'affaire de la Vilette. Les nommés Drest, Robidat et Saint-Hubert ont été condamnés : le premier à la peine de mort, à l'unanimité ; les deux autres, à la majorité de six voix contre une, à dix ans de travaux forcés.

A l'issue de la séance du conseil de guerre, à deux heures et quart du matin, M. le commandant Simonnot, commissaire impérial, s'est rendu dans la prison militaire, et a fait donner lecture aux condamnés, en sa présence, par M. le greffier Alla, du jugement rendu par le conseil.

Les condamnés, Drest surtout, ont paru très-émus ; dans la journée de dimanche, ils ont signé leur pourvoi en révision.

Le conseil de révision s'occupera de ce pourvoi très-probablement cette semaine.

On dit, mais nous le répétons sous toutes réserves, que Drest aurait déclaré avoir des révélations à faire.

— Le Figaro a ouvert une souscription ayant pour but d'offrir une épée d'honneur au maréchal Mac-Mahon ; personne ne pouvait donner plus de 50 c. En quelques jours, notre confrère a reçu à Paris seulement 10,096 fr. 50 c. et plusieurs bijoux pour enrichir la garde de l'épée ; les envois de province ne sont pas encore dépouillés, nous en donnerons le montant aussitôt qu'il sera connu.

LE PRINCE ALBERT.

Le prince Albert, tué à la bataille de Gravelotte, ou de Mars-la-Tour, ou de Vionville, ou de Doncourt, ou de Rezonville, — on ne sait pas encore, mais ça ne fait rien à l'affaire, — est le plus jeune des frères du roi de Prusse.

Il est né le 4 octobre 1809, s'est marié le 14 septembre 1830 à la princesse Marianne, fille de feu Guillaume roi des Pays-Bas.

De ce mariage sont issus deux enfants : Albert, général de Brigade, né en 1837, et Alexandrine, née en 1842, et mariée en 1865 au duc de Mecklembourg-Schwerin.

Le mariage ne lui plaisait sans doute pas, car, le 28 mars 1849, le prince divorçait ; ce divorce n'obtint la sanction royale que le 5 juin 1853, et huit jours après, le 13 juin, il se remariait morganatiquement avec la comtesse Rosalie de Hohenau, âgée de trente-trois ans alors.

Le prince Frédéric-Henri-Albert était non-seulement général de cavalerie, mais encore inspecteur de la 3^e division, chef du régiment des dragons de Lithuanie, du 7^e régiment d'infanterie de Brandebourg, chef du régiment de dragons de Petite-Russie, commandant du 1^{er} bataillon (Koenigsberg), du 1^{er} régiment de la landwehr de la garde, à la suite du régiment des gardes du corps.

C'était peut-être beaucoup de titres pour un homme seul, mais enfin c'est l'usage prussien.

Chronique Locale et de l'Ouest.

SOUSCRIPTION PATRIOTIQUE

POUR L'ARMEE,

au bureau de L'ECHO SAUMUROIS.

M ^{lle} P. R.....	5 f. »
M. Paul Davreau.....	5 »
M. Ponneau.....	100 »
Société de la Renaissance, Saumur.	40 »

Depuis l'ouverture des hostilités et l'appel à la nation, il y a eu jusqu'à ce jour à la Mairie de Saumur 192 engagements volontaires.

Il est arrivé hier, à Saumur, 60 chevaux qui ont essayé le feu de l'ennemi. Ils ont été conduits aussitôt à l'infirmerie de l'Ecole de cavalerie. Tous ont des blessures : coups de sabre, de lances, éclats d'obus, et surtout des plaies occasionnées par la selle.

Parmi eux, il y avait 3 jeunes chevaux qui appartenaient à l'ennemi.

Les hommes qui ont amené ces chevaux avaient eux-mêmes pris part aux dernières actions, dans lesquelles ils ont reçu de légères blessures qui ne leur ont pas empêché de continuer leur service. Ils se montrent très-résolus pour retourner à l'ennemi.

COMMUNE DE VARRAINS.

Souscription pour les blessés et les familles de nos soldats.

Sa société des Amis-Réunis.....	75 f. »
La société des Amis.....	150 »
La société de la Croix-Gasnault....	90 »
La société de l'Union.....	150 »
Produit de la quête faite dans la commune.....	315 »
Somme donnée par la commune...	180 »
Total.....	940 »

Il a été également déposé à la mairie différents dons en nature qui ont été adressés directement à M^{me} la comtesse de Flavigny. Ces lots comprennent de nombreux paquets de linge, et du vin en bouteilles.

OFFRANDES NATIONALES POUR LA GUERRE.

Commune de St-Lambert-des-Levées.

Souscription de 100 habitants.....	397 f. 95
id. des enfants de l'école des garçons.....	52 25
Commune de St-Clément-des-Levées.	
Souscription des enfants de l'école des garçons.....	10 »
Fonds votés par le conseil municipal.....	400 »
Commune des Rosiers.	
Fonds votés par le conseil municipal.....	560 »
Total versé à la Recette particulière	1,420 f. 20

Mgr l'évêque d'Angers, dont le patriotisme et la sollicitude pour nos vaillants soldats s'affirment en toutes occasions, a informé le Comité central du département de Maine-et-Loire qu'il mettait à la disposition des blessés qui seraient envoyés dans la ville d'Angers, deux cent trente-trois lits répartis dans les établissements religieux suivants :

La Sagesse, 8; Bellefontaine, 20; Espérance, 12; Saint-Julien, 15; Jésuites, 20; les Sœurs de la Miséricorde, 3; les Sœurs de St-Charles, 20; les Sœurs de Ste-Marie, 20; les Bénédictines du Calvaire, 20; le Bon-Pasteur, 20; les Dames de la Retraite, 20; les Sœurs Augustines, 15; le Grand-Séminaire, 20; le petit-séminaire Mongazon, 20. — Total, 233.

Et non-seulement le clergé et les communautés religieuses d'Angers offrent 233 lits dans des conditions excellentes comme hygiène, mais encore le service, l'entretien et la nourriture des blessés. Il ne reste absolument à pourvoir qu'au service médical.

De tels actes n'ont pas besoin de commentaires.

M. Paul Mayaud vient de mettre à la disposition des blessés deux lits à Saumur. Il offre en outre de se charger de l'entretien et de la nourriture de ses deux blessés.

M. Allain-Targé père écrit à M. le préfet qu'il met à sa disposition, quatre lits dans sa maison de la Rivière, près Candès, pour un nombre égal de blessés de nos armées.

Des soins pressés seront prodigués dans cette maison aux malheureuses victimes de la guerre.

La commune de Nueil, près Passavant, a envoyé une grande quantité de linge et de charpie, indépendamment de la somme de 4,073 fr.

Une souscription ouverte dans la commune de Martigné-Briand, en faveur de nos soldats blessés, a produit :

1° Une somme de 1,248 fr., qui a été versée entre les mains de M. le percepteur ;

2° Quatre paquets de linge déposés à la préfecture.

Au Vaudelnay-Rillé, la souscription ouverte à la mairie a produit la somme de 439 fr. 60; laquelle a été versée entre les mains de M. le percepteur.

Commune de Meigné.

Souscription pour les blessés et les familles des militaires.

MM. de la Selle, Raoul, maire, 200 fr. — Thomas Barthelemy, adjoint, 20 fr. — L'abbé Renou, curé, 5 fr. — Gasnaut, Pierre, conseiller municipal, 5 fr. — Roux, Jean, conseiller municipal, 5 fr. — Saillant, Denis, père, conseiller municipal, 10 fr. — Goisard père, conseiller municipal, 5 fr. — Mérant, François, père, conseiller municipal, 1 fr. — Regnier, François, père, conseiller municipal, 1 fr. — Roux, René, conseiller municipal, 5 fr. — Polleau, conseiller municipal, 2 fr. — M^{me} de la Selle, 20 fr. — M^{me} Marie de la Selle, 10 fr. — Henri de la Selle, 20 fr. — M^{me} veuve Thomas, 10 fr. — Saillant, Denis, fils, 5 fr. — M^{me} Saillant, Denis, fils, 2 fr. — Paul Saillant, 2 fr. — Beaumont, Jean, 3 fr. — Trocheau-Champiré, 4 fr. — Saillant, Jean, 2 fr. 50 c. — Papot père, cantonnier, 2 fr. — Janin-Duponteau, 2 fr. — Poulard, Jean, 2 fr. — Rainaut, Louis, 2 fr. — Gasnier, Louis, maréchal, 2 fr. — Beaumont, Louis, 5 fr. — Marchand, François, père, 2 fr. — Derouet, 2 fr. — Gasnier, Auguste, 2 fr. — Janin-Gasnaut, 2 fr. 50 c. — Michaut père, 3 fr. — Jaudouin, René, 1 fr. — Mérant, François, fils, 1 fr. — Mérant, René, 1 fr. — Richer, Jean, 1 fr. — Michel, Jean, 40 c. — Bodineau, Jean, 80 c. — Veuve Regnier, François, 5 fr. — Piau, Louis, 2 fr. — Veuve Bodineau, Louis, 1 fr. — Georges Steibel, valet de chambre, 1 fr. — M^{me} Caumas, femme de chambre, 50 c. — Louis Cady et sa femme, 2 fr. — Louis Branger, cocher, 2 fr. — M^{me} Céline, femme de chambre, 50 c. — Joseph Rideau, 50 c. — Chartrain père, 1 fr. — Aubrée, cantonnier, 2 fr. — Fremin père, 2 fr. 50. — Métivier, Pierre, 1 fr. — Gasnaut, Jean, sourd-muet, 50 c. — Jacques Mosset, 2 fr. — Louis Rocaud, 1 fr. — Bouet, 1 fr. — Gautier fils, 2 fr. — Louis Gasnaut fils, 2 fr. — Charles Cady, 1 fr. — Joseph Jaudouin père, 2 fr. — Rideau-Rebuteau, 5 fr. — Papot, Jean, fils, 2 fr. — Raimbaut, 1 fr. — Victor Renou, 1 fr. — René Percher, 1 fr. — Somme votée par le conseil municipal, 50 fr. — Total, 462 fr. 20 c.

En outre, plusieurs ballots de linge ont été envoyés au Comité central, à Angers.

Ce résultat est un des plus beaux qui soient connus, la commune de Meigné étant très-petite et ne comptant que 281 habitants.

TRIBUNAL DE PREMIÈRE INSTANCE DE SAUMUR.

Audiences pendant les vacances 1870.

1^{re} audience, samedi 10 septembre.

2^e audience, samedi 24 septembre.

3^e audience, samedi 8 octobre.

4^e audience, samedi 22 octobre.

Audience de rentrée, 3 novembre.

Pour chronique locale et nouvelles diverses: P. GODET.

Dernières Nouvelles.

On parlait mardi à Paris d'un engagement heureux qui aurait eu lieu dimanche 21 entre l'armée du maréchal Bazaine et l'armée prussienne.

Paris-Journal prête même au général comte de Palikao les paroles suivantes :

« Si Paris pouvait lire les dépêches que je viens de recevoir, aurait dit le ministre de la guerre, il illuminerait. »

Strasbourg est dans une excellente situation. L'esprit de la population est des meilleurs, et ce qui y contribue beaucoup, c'est que le bombardement n'a encore produit aucun dégât grave.

On écrit le 19, de Halanzi, à l'Union de Charleroy (extrême-frontière française) :

« On signale un corps d'armée à 4 kilomètres de Longwy. Ce sont les Prussiens qui battraient en retraite et chercheraient à gagner le grand-duché de Luxembourg. »

« Les portes de Longwy viennent d'être fermées, les ponts sont levés, on se prépare à recevoir l'ennemi, s'il daigne s'occuper de cette petite forteresse qu'on appelle Longwy. »

Dès à présent on peut dire que l'emprunt national, ou pour mieux dire, que l'emprunt patriotique est dès à présent souscrit. Mardi, quand les guichets ont été fermés, à 5 heures du soir, 640 millions étaient couverts, sans compter les contingents de Bordeaux, de Lyon et de Marseille.

La France en un jour a donné 750 millions pour la défense du territoire, et elle est prête à en donner encore.

Ce résultat est plus qu'un succès financier, c'est une grande manifestation nationale. C'est la France venant dire à la Prusse et à l'Europe que pour chasser l'étranger de son sol, pour

défendre l'héritage sacré de l'unité nationale léguée par les ancêtres glorieux, elle est prête à donner jusqu'à son dernier écu, comme à envoyer au feu son dernier homme.

Pour dernières nouvelles: P. GODET.

A mesure que se déroulent les événements militaires, les numéros de l'Illustration deviennent d'un intérêt plus palpitant. Qu'on en juge par le sommaire du dernier numéro. Gravures: Portraits des nouveaux ministres. — Bataille de Wissembourg. — Fortifications de Paris. — Inscription des gardes nationaux. — Camp de Châlons: Distribution de la soupe, Extérieur et intérieur d'une tente, Convoi de la manutention, le Théâtre (extérieur et intérieur), la Boucherie, la Pompe, Fraternalisation des soldats et des mobiles. — Strasbourg. — Cartes des dernières opérations militaires. Comme on le voit, rien n'y est omis; et la collection de cette série de numéros sera incontestablement l'histoire la plus complète et la plus curieuse de la guerre de 1070.

M. SICARD, dentiste, rue des Lices, 32, Angers.

— Aucune maladie ne résiste à la douce *Revaloscière Du Barry*, qui guérit, sans médecine, ni purge, ni frais, les dyspepsies, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois, vomissements, constipation, diarrhée, dysenterie, coliques, toux, asthme, étouffements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, phthisie, fluxion et tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, vessie, foie, reins, intestins, muqueuse, cerveau et sang. 72 000 cures, y compris celles de S. S. le Pape, le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, etc., etc. — Six fois plus nourrissante que la viande sans échauffer, elle économise 50 fois son prix en médecine. En boîtes, 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 6 kil., 32 fr.; 12 kil., 60 fr. — La *Revaloscière chocolatée* rend appétit, digestion, sommeil, énergie et chairs fermes aux personnes et aux enfants les plus faibles, et nourrit dix fois mieux que la viande et que le chocolat ordinaire sans échauffer. — En boîtes de 12 tasses 2 fr. 25; de 576 tasses, 60 fr., ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste. — Dépôt à Saumur, chez MM. TEXIER, place de la Bilange, COMMON, rue St-Jean, GONDRAND, rue d'Orléans, et chez les pharmaciens et épiciers. — DU BARRY ET Co., 26, place Vendôme, Paris. (439)

P. GODET, propriétaire-gérant.

A VENDRE OU A LOUER

Pour entrer en jouissance à la Toussaint prochaine,

LA BRASSERIE DE ST-FLORENT,
Près Saumur. (181)

BOULANGERIE A CÉDER
de suite,

S'adresser au bureau du journal. Toutes facilités pour arrangement.

USINE A GAZ DE SAUMUR.

Le Directeur de l'usine à gaz de Saumur a l'honneur de prévenir le public que le traité passé entre l'administration de l'Usine et la compagnie des Mines de Blanzay, pour la vente du coke provenant de la distillation, prendra fin le 31 décembre prochain, il peut traiter dès aujourd'hui pour la vente du coke en gros à partir du 1^{er} janvier 1871.

Le Directeur de l'Usine à Gaz, (338) A. FOUCHET.

POUR ÉVITER LES CONTREFAÇONS DU CHOCOLAT-MENIER IL EST INDISPENSABLE D'EXIGER LES MARQUES DE FABRIQUE avec le véritable nom

A LOUER PRÉSENTMENT,

UN APPARTEMENT, composé de deux pièces, avec jardin, situé rue des Capucins, maison Jagot. S'adresser au Directeur de l'usine à Gaz de Saumur. (339)

ON DEMANDE A ACHETER une jument, bai brun, taille 1^m 55. S'adresser au bureau du journal.

UN ANCIEN MILITAIRE, âgé de 42 ans, très-valide, s'offre pour remplaçant. S'adresser au bureau du journal.

FABRIQUE D'ENCRE
de PASQUIER, pharmacien, rue du Marché-Noir, Saumur.

Cette encre est inaltérable et n'oxyde pas les plumes métalliques.

HERNIES PROLAPSUS ET MALADIES DE LA VESSIE.

Ces désolantes infirmités, longtemps réputées incurables, sont, depuis plusieurs années déjà, promptement et radicalement guéries; par la NEPTUNIDE ROUILLE (extrait de plantes marines). — Renseignements gratuits, en écrivant à M. ROUILLE, pharmacien de 1^{re} classe, aux Sables-d'Olonne (Vendée). (312)

HISTOIRES DU VIEUX TEMPS

EXTRAITS DU MANUSCRIT DE L'ÉCUYER LOYS DE CUSSIÈRE, Gentilhomme angevin,

Revus et publiés par son petit-neveu, Le Chevalier DE GLOUVET.

Un fort volume in-18 jésus de plus de 600 pages.

PRIX: 4 francs.

En vente à Saumur:

Chez P. GODET, imprimeur-libraire; GRASSET, libraire; JAVAUD, libraire.

BOURSE DE PARIS.

RENTES ET ACTIONS au comptant.	BOURSE DU 23 AOUT.			BOURSE DU 24 AOUT.		
	Dernier cours.	Hausse.	Baisse.	Dernier cours.	Hausse.	Baisse.
3 pour cent 1862.	61 60	"	"	61	"	"
4 1/2 pour cent 1852.	92	"	"	92	"	"
Obligations du Trésor.	435	"	"	435	"	"
Ville de Paris 1869.	300	"	"	300 50	"	"
Banque de France.	2690	"	"	"	"	"
Crédit Foncier (estamp.).	1070	"	"	1085	"	"
Crédit Foncier colonial.	"	"	"	"	"	"
Crédit Agricole.	545	"	"	545	"	"
Crédit industriel.	600	"	"	600	"	"
Crédit Mobilier (estamp.).	137 50	"	"	140	"	"
Comptoir d'esc. de Paris.	592 50	"	"	592 50	"	"
Orléans (estampillé).	890	"	"	905	"	"
Nord (actions anciennes).	1050	"	"	1055	"	"
Est.	500	"	"	497 50	"	"
Paris-Lyon-Méditerranée.	925	"	"	930	"	"
Midi.	595	"	"	595	"	"
Ouest.	575	"	"	570	"	"
Charentes.	468 75	"	"	468 75	"	"
Vendée.	"	"	"	"	"	"
C ^{ie} Parisienne du Gaz.	1407 50	"	"	1407 50	"	"
Canal de Suez.	236 25	"	"	232 50	"	"
Transatlantiques.	147 50	"	"	150	"	"
Câble transatlantique.	"	"	"	"	"	"
Compagnie immobilière.	68 75	"	"	68 75	"	"
Emprunt italien 5 0/0.	49 10	"	"	48 70	"	"
Autrichiens.	677 25	"	"	677 50	"	"
Sud-Autrich.-Lombards.	390	"	"	392 50	"	"
Victor-Emmanuel.	"	"	"	"	"	"
Crédit Mobilier Espagnol.	310	"	"	310	"	"
Est-Hongrois.	"	"	"	"	"	"
Foncier autrichien.	800	"	"	781 50	"	"
OBLIGATIONS 3 p. 0/0, garanties par l'État, remboursables à 500 fr.						
Nord.	312 50	"	"	320	"	"
Orléans.	302 50	"	"	312 50	"	"
Paris-Lyon-Méditerranée.	305	"	"	305	"	"
Ouest.	302 50	"	"	303	"	"
Midi.	301 25	"	"	303	"	"
Est.	299	"	"	299	"	"

Saumur, P. GODET, imprimeur.